

Faire sérieux

Ce texte part d'une interpellation suscitée par un sketch de Frank Lepage: souvent l'esprit de sérieux, les conventions, la langue de bois prennent le pas dans les rencontres, alors on parle et on ne dit rien. Cette analyse tente de pointer quelques éléments proposés dans ce sketch et deux autres expériences semblables, et cherche à évoquer une piste, à partir de laquelle la discussion devient possible ?

KOZLOWSKI Guillermo

Parfois une mise en scène est plus « parlante » que beaucoup d'explications. Le sketch de Franck Lepage : *langue de bois*¹ en fait partie.

Dans ce sketch, Franck Lepage nous « enseigne », il nous « coach », à intervenir dans un colloque du domaine social. Il montre notamment qu'il suffit de prendre un certain nombre de concepts, les mélanger n'importe comment (c'est ce qu'il fait littéralement avec des concepts écrits sur des cartons) pour fabriquer l'ossature d'un discours qui paraît dire quelque chose. Bref, le genre de discours entendu lors de beaucoup de réunions. Les mots en eux-mêmes peuvent avoir un sens, ou ont pu en avoir. Le conférencier est considéré à priori comme un spécialiste compétent et ce statut offre donc a priori une apparence de discours sérieux. Simplement son discours n'a pas de sens. Il ne veut rien dire, il n'y a aucune intention derrière, il a bien été fabriqué au hasard. D'ailleurs, pour le prouver Franck Lepage construit un second discours avec les mêmes mots mélangés autrement. Le résultat est le même : « ça fait diablement sérieux ».

Une autre expérience similaire ; en 1996 le physicien nord-américain Alain Sokal publie dans la revue *Social text* de l'université de Duke (Caroline du Nord) un article intitulé *Transgressing the Boundaries : Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity*². Cet article pastiche toutes sortes d'affirmations scientifiques (parfois erronées) pour servir de caution à des conclusions philosophiques et politiques. Notamment, il explique que la physique quantique est « de gauche » tout en dénonçant d'autres théories qui seraient réactionnaires³. Et le canular va encore plus loin... Non seulement l'article a été publié dans une revue sérieuse, mais personne n'a réagi avant que l'auteur n'en parle lui-même (il a néanmoins publié assez rapidement un texte

1 Il serait beaucoup plus riche et plus drôle de regarder ce court sketch (5minutes), on peut le trouver à l'adresse suivante : http://www.dailymotion.com/video/x9wwg5_franck-lepage-langue-de-bois_fun.

2 SOKAL, Alain, *Transgressing the Boundaries: Towards a Transformative Hermeneutics of Quantum Gravity*, <http://online.physics.uiuc.edu/courses/phys419/spring11/lectures/Sokal-transgressing-boundaries%5B1%5D.pdf>

3 Voici un court extrait qui donne une idée du texte de Sokal: « The key point is that this invariance group "acts transitively": this means that any space-time point, if it exists at all, can be transformed into any other. In this way the infinite-dimensional invariance group erodes the distinction between observer and observed; the of Euclid and the G of Newton, formerly thought to be constant and universal, are now perceived in their ineluctable historicity; and the putative observer becomes fatally de-centered, disconnected from any epistemic link to a space-time point that can no longer be defined by geometry alone. »

pour le faire). Encore une fois : avoir l'air sérieux, utiliser des mots savants, donner des conclusions attendues attribue un sérieux, fabrique une sorte de cohérence.

Un dernier exemple: le duo d'activistes nord-américain, *The yesmen qui, en se faisant passer pour des représentants d'organismes officiels (l'OMC, par ex.), se font inviter comme conférenciers. Et au cœur de colloques bien sérieux... ils alignent les loufoqueries et personne ne s'offusque. Ici encore, la recette fonctionne : avoir l'air sérieux au départ (le costume, les gestes, le langage...), répéter des mots clés, une présentation power point, des cartes de visite... Ils montrent qu'ils possèdent les codes, puis, peu importe, le contenu, les gens prendront très souvent l'intervenant au sérieux. Et une fois que l'intervenant est pris au sérieux, il est difficile, quels que soient les excès, qu'ils revissent leur jugement. Dans l'un de leurs films, ils en font d'ailleurs le constat avec une certaine inquiétude.*

Ces exemples sont tous les trois drôles à regarder, assez parlants, ils dénoncent une certaine manière de parler pour ne rien dire.

Parler pour ne rien ajouter.

Plutôt que « parler pour ne rien dire » ces trois exemples sont plutôt exemplaires du « parler pour ne rien ajouter », car ces discours ont un sens pour ceux qui les reçoivent.

Franck Lepage insiste bien sur l'importance de saluer en premier toutes les autorités présentes : « monsieur le ministre, monsieur le préfet, monsieur le maire... » Évidemment, toute erreur ou omission involontaire causerait un émoi de la part de l'assistance.

Le texte de Sokal masque toutes ses inepties par des conclusions en forme de leitmotiv agréables ou du moins assez courantes pour un certain milieu de la gauche intellectuelle. Lors de leurs conférences, les Yesmen répètent à l'envi des formules chères aux néolibéraux. Lepage insiste aussi sur quelque chose d'intéressant, « dites: je vais *revenir* sur un sujet qui m'est cher, histoire de bien indiquer que vous n'allez dire rien de nouveau».

Or, l'étrangeté vient de ce que ces discours ou le texte de Sokal n'ont pas de sens: ils sont des assemblages de mots au hasard, ou des discours volontairement erronés, incohérents ou caricaturaux, et pourtant il suffit qu'ils possèdent certains éléments pour que ceux qui les écoutent les trouvent sérieux.

Les yesmen, Sokal ou Lepage ne disent rien, mais il y a assez de « pistes » de « signes » pour qu'on les rattache à ce qu'on sait déjà. Ces signes les placent dans une sorte de cohérence, et il nous faut beaucoup d'effort pour cesser de percevoir des signes pour entendre vraiment ce qu'ils disent, pour comprendre leur sens ou leur non-sens.

Pour être sûr qu'un message est correctement communiqué, il est nécessaire d'introduire une certaine redondance. On doit répéter des signes que le destinataire connaît déjà, qu'il peut facilement décoder. Le problème est que s'il ne reste plus que ce qui est redondant, si on ne fait que décoder, alors le message n'a plus de sens, la communication est parfaite, mais le message n'a pas de sens, il n'apporte rien, ne fabrique rien de nouveau.

Tout n'est que répétition, on n'entend que quelques signes. On sait déjà, on sait trop.

Par où est la sortie, comment arrêter de se répéter ?

Peut-être simplement... Quand on ne sait pas.

L'issue se situe peut-être dans les points de non-savoir qui constituent le lien entre la théorie et la pratique. Le moment où ceux qui sont dans la pratique trouvent des failles, non pas des dysfonctionnements techniques, mais des vrais problèmes. Et ceux qui travaillent la théorie ne peuvent expliquer certains effets. Dès qu'on isole un point de non-savoir, tout à coup, on ne peut plus répéter ni les explications ni les pratiques.

Non-savoir et ignorance

Dans notre société, ne pas savoir est très mal vu et plus particulièrement encore dans le cadre de son travail. « Professionnel » est d'une certaine manière un synonyme de savoir, un professionnel est quelqu'un qui sait, qui a les réponses. Or savoir et avoir les réponses, ce n'est pas vraiment la même chose.

Par exemple, il fallait avoir une très bonne connaissance de la théorie de l'évolution pour se poser la question du fonctionnement de la sélection naturelle. Est-ce que les espèces varient lentement : peu à peu certaines caractéristiques s'adaptent, ou au contraire, il y a des sauts ; tout d'un coup une mutation génétique s'adapte mieux⁴ ? Le point de non-savoir n'est pas ignorance ni même navette. Il faut avoir une connaissance en biologie, en génétique, etc. pour arriver à cette question. Pour sortir de toutes les réponses qu'étaient données sur cette question et comprendre qu'il fallait chercher.

Un autre exemple : il y a des bagarres dans un quartier. Si on est un ignorant ou un naïf, c'est ainsi qu'on voit les choses : il y a des bagarres, c'est confus et violent. Et alors la seule chose qu'on peut imaginer est une réponse : envoyez la police.

En revanche, quelqu'un qui connaît la structure du quartier, sa vie, son histoire, les rapports de force en présence, son urbanisme, son économie, arrivera peut-être à trouver un véritable conflit à partir duquel un travail devient possible. Travailler une question, dans ce cas, « les bagarres dans un quartier » ne signifie pas résoudre le problème. Trouver le conflit n'amène pas une réponse, mais permet de travailler. Faire que la multiplicité ne se réduise pas à un affrontement bloc contre bloc. Le non-savoir n'est pas la confusion, mais la complexité d'une situation. Et donc... arriver à un point de non-savoir nécessite beaucoup de savoir. Contrairement à la confusion, qui paralyse, ce point de non-savoir nous permet de lancer des hypothèses de travail.

Arriver à un point de non-savoir c'est refuser tous ces clins d'œil, tous ces : « on sait bien de qui on parle », « on sait bien qui sont ces jeunes », et toute une cohérence qui les accompagne (jeunes, insécurité, police, etc.). Tout ceci n'est qu'ignorance. Au contraire, connaître très bien la problématique dans laquelle on agit nous permet d'arriver à savoir où est-ce que ça se passe?, quels sont les mécanismes ? Qu'est-ce qu'il y a d'autre dans ce quartier ? C'est à partir de là qu'on peut proposer des hypothèses de travail. Qu'on peut inventer de savoirs nouveaux qui ne répètent pas toujours la même chose .

conclusion

Partir d'un point de non-savoir rompt la répétition parce que nos propos sont territorialisés. Ce

4 Voir notamment le livre passionnant du paléontologue S. Gould « la vie est belle ».

point de non-savoir nous attache à une situation singulière.

Proposer de travailler sur des points de non-savoir est risqué. Les gestionnaires et autres managers du social veulent des réponses, du sérieux, etc. Par ailleurs, on ne peut pas demander à tout le monde de s'arrêter, et se mettre à réfléchir sur des points de non-savoir.

Il me semble le savoir des « nouveaux » managers du social ne correspond pas à des situations concrètes. Si ce non-savoir les dérange, c'est parce qu'il met en évidence leur ignorance et leur incompetence. Car ce type de savoir questionne leurs réponses, c'est-à-dire leur pouvoir.

Par contre, réfléchir n'empêche pas d'agir, mais empêche de devenir un simple rouage, nous devenons aussi des chercheurs, capables de produire des savoirs.

Arriver à des points de non-savoir n'est pas un aveu de faiblesse ! Au contraire, arriver à des points de non-savoir demande une grande connaissance et un certain courage, parce qu'y parvenir nous rend aussi responsables de nos actes.

Ce type de savoir montre aussi le ridicule de ceux qui s'agitent pour paraître sérieux bien qu'ils ne connaissent rien aux problématiques qu'ils gèrent.